

L'ÉCRAN

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

français

Publié clandestinement
pendant l'occupation

TOUS LES
MERCREDIS

10 FRANCS



Troisième
année

N° 6
8 AOUT
1945

Madeline SOLOGNE, dans « MARIE-LA-MISERE »

FRANCE-AMERIQUE

DANS les journaux américains, on pouvait lire ces jours-ci : « Le premier conflit important entre intérêts d'affaires américains et français vient de se produire... » De quoi s'agit-il ? Du cinéma.

On sait qu'un accord commercial, signé en 1936, réglait, avant-guerre, le contingent de films américains autorisés à être doublés et projetés en France annuellement : si les Français remettent cet accord en question, aujourd'hui, c'est que, du fait de l'interdiction de projeter deux grands films par séance d'une part, et de la destruction d'un certain nombre de salles d'autre part, le nombre de films nécessaires pour alimenter, chaque année, les salles françaises a considérablement diminué. Les Américains, eux, — et c'est leur intérêt évident — souhaitent s'en tenir à des chiffres qui leur assureraient, dans les conditions actuelles, une situation plus que privilégiée.

On discute : les choses ont commencé par aller fort mal, avec menaces de fermeture des succursales de firmes américaines en France, d'interdiction de projeter les films américains, etc... Elles vont nettement mieux aujourd'hui.

Ne préjugeons pas du nouvel accord qui sera signé, vraisemblablement un jour très prochain ; nous le commenterons alors en connaissance de cause et en toute indépendance.

Mais ce que nous pouvons, dès maintenant, constater, et regretter, c'est que ces conversations se fassent tout entières sous le signe des « affaires », des « intérêts » matériels des deux parties. Certes, ce n'est pas nous qui contesterons au cinéma sa qualité d'« industrie » : nous ne

nous laissons pas de répéter, au contraire, qu'il constitue une des premières industries nationales, la seule capable peut-être de retrouver très vite toute son activité.

Mais le cinéma est aussi un art. Et, lorsque des représentants des grands trusts cinématographiques d'Hollywood discutent avec les représentants des producteurs français, avouons que nous avons quelques craintes que le point de vue culturel, le point de vue artistique leur paraissent bien secondaire. Les hommes d'affaires n'ont pas à être des intellectuels, ni des sentimentaux : lorsque, au lendemain de la Libération de Paris, M. Kastner, représentant du pool américain du cinéma, débarqua d'un des premiers chars entrés dans la capitale, la seule question qu'il posa à Jean Painlevé, directeur général du cinéma, fut : « Où vais-je installer mes bureaux ? »

Or, l'intérêt des spectateurs — dans tous les pays — est de voir les meilleurs films, de tous les pays.

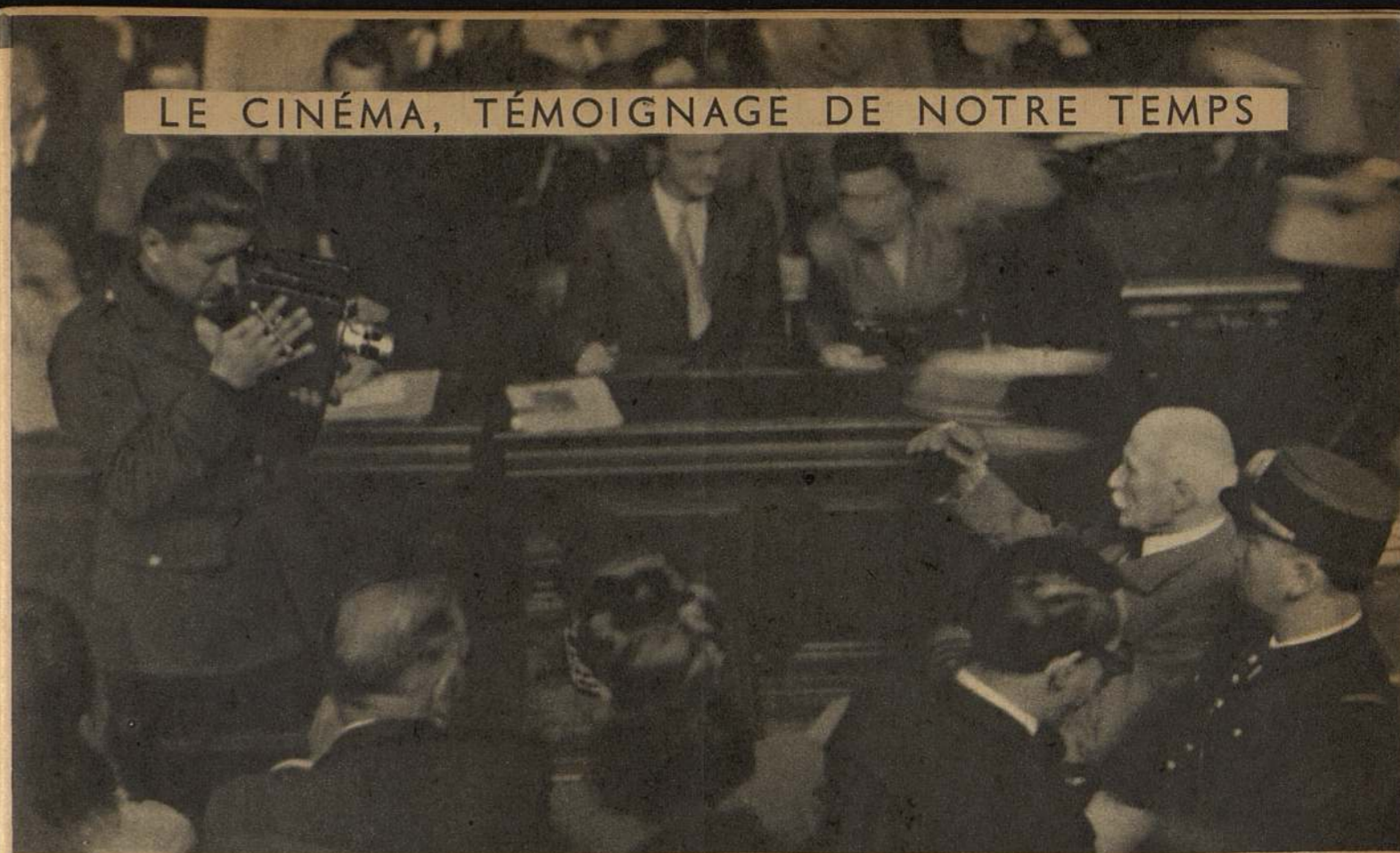
Lorsqu'un de nos plus grands réalisateurs — sans doute le plus célèbre dans les pays anglo-saxons — revint d'Amérique, où il avait passé quatre ans d'exil, beaucoup pensèrent — et lui-même avait de bonnes raisons de le supposer — qu'on le chargerait justement des négociations avec les firmes américaines, de la mise au point du « quota » accordé aux films d'Hollywood en France, et aussi de l'exploitation des films français aux U. S.

Il n'a pas participé aux négociations en cours : qu'on nous permette de penser que c'est regrettable.



7989

LE CINÉMA, TÉMOIGNAGE DE NOTRE TEMPS



LES DROITS DE L'HISTOIRE

PAR
GEORGES ALTMAN

IL ETAIT ENTRE.
Et, tout de suite, les hommes à caméras avaient, de toutes parts, braqué leurs appareils, l'avaient pris dans le cercle implacable de la vie surprise et captée pour l'Histoire.

Ce visage blanc aux yeux qui cillent parfois, ce vieillard qui rumine et somnole devant son képi, cette rumeur qui l'entoure et ce silence soudain, cette foule tassée dans une enceinte exigüe, ce « lit de justice », comme on disait jadis, avec ses magistrats rouges à hermine blanche, ces jurés dont plusieurs sont des héros et tous des résistants, ces témoins revenus de leurs erreurs et de leur lâcheté et ces trop rares revenants de la lutte et de l'horreur, quel spectacle pourtant et quel film d'histoire !

Nous avions rêvé, sur ce plus grand procès de notre histoire, d'un grand film d'actualité.

Ah ! certes, on aurait pu rêver aussi d'un cadre et d'un écho plus propices à ce grand jour du Jugement. Quel clandestin, quel résistant, quelle victime, qui ne rêvait jadis de ce jour de justice où l'accusé Pétain serait mis en présence de la France ? Nous pensions alors que surgirait une fresque grandiose. Dans l'enceinte du Palais-Bourbon, par exemple, devant l'assemblée des survivants et des victimes, devant les délégués du pays résistant et combattant, témoins dans leur chair et leur âme de ce que fut la collaboration, dans l'enceinte qui est celle des élus du peuple on aurait jugé celui qui fit la Nation esclave du Tyran.

Je pense alors que le cinéma eût été à l'échelle de l'Histoire.

Mais que pouvait-il faire ici ?

★

POURTANT, il est là. A le voir travailler on se dit qu'il va pouvoir quand même, tirer un jeu puissant de lumière, d'ombres, de reflets et de sons de ce procès en chambre qui devrait être jugement sur un parvis.

Les actualités du procès Pétain sont aussi muettes que l'accusé.

Il l'aurait fait, sans doute. J'ai trop vu, durant ces audiences, les reporters du cinéma prendre Pétain et les autres sous les angles les plus savants pour ne pas penser qu'il y a sur ce procès des documents filmés à sa mesure, vivants et saisissants.

Mais je ne les ai pas vus à l'écran.

J'ai vu passer dans les salles de brèves images photographiques, des bouts de films à la sauvette, je n'ai point vu les images où l'appareil s'est, certaine-

ment, attardé sur les visages, à capter les gestes, les attitudes, les mouvements du corps qui sont ici ceux de l'âme. Je n'ai point vu le mystère, la ruse, la colère, la stupeur, la révolte, la douleur, qui, tout de même, à chaque audience interviennent par accents dans les personnages du drame.

Et surtout, surtout, comme vous tous, je n'ai rien entendu.

Car on n'a point voulu que les actualités du procès Pétain transmettent ce qu'on y dit.

Elles sont muettes. Comme un film muet.

Plus muettes que Pétain lui-même qui, maintenant, dit parfois quelques mots.

Décidément, le cinéma, entre autres sortilèges, garde un étrange privilège : on continue à avoir peur de lui.

C'était, même avant les temps de tyrannie et de contrainte, même dans les pays libres, le seul art à qui fût imposée une censure.

Car si toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, la vérité de l'écran est parfois redoutable à voir et à entendre.

On a toujours eu peur des valeurs explosives du cinéma : explosion du rêve, de l'amour, de la révolte. Quand le film s'y met, rien n'y résiste. Voyez ces images vraies du Procès de Kharkov, des films *Pourquoi nous combattons*, voyez ces actualités américaines et françaises où des visages de soldats expliquent, mieux que tout, la vie et la mort dans la guerre.

(Suite page 15)

flashes

PARIS

- ◆ En octobre, « L'Homme au masque de fer », scénario de Théophile Pathé.
- ◆ André Zwobada et Hervé Missir, retour du Maroc.
- ◆ Le 20 août, « Cyrano » : Claude Dauphin, réalisation de Rivers.
- ◆ Mort de Nick Winter, vétéran du muet.
- ◆ Jean Vilar dans le prochain film de Carné et Prévert.
- ◆ Brochard et Gérard Néry dans « Au pied du mur », court métrage d'Albert Guyot.
- ◆ Lacombe et Modot, le scénario des « Caprices de Micheline ».
- ◆ Après six mois de studio, « Sylvie et l. f. » au montage.
- ◆ Jean Sarmant, du groupe « Collaboration », scénariste d'« Etrange destin ».
- ◆ Grémillon, commissaire de l'Expo-50 naire.
- ◆ « Master Love », cheval, dans « Master Love », film, à Maisons-Laffitte.
- ◆ « Tant que je vivrai », Feuillère et Debucoirt, le 6 août : Baroncelli.
- ◆ « Nuits d'alerte », sur la Résistance, par Léon Mathot, le 5 août.

HOLLYWOOD

- ◆ « Les compagnons de Jésus », d'après Dumas père, sous le titre de « Fighting Guardsmen ».
- ◆ Le major Melvyn Douglas, chef du théâtre aux armées en Birmanie.

- ◆ Orson Welles simple comédien dans un film avec Claudette C'rt.
- ◆ Dans « G. I. Joe », de W. Wellmann, Burgess Meredith personifie le correspondant de guerre Ernie Pyle.
- ◆ Carol Flynn, héros des « Aventures de Don Juan », en couleurs.
- ◆ Sam Wood et Ginger R's, co-producteurs de « Heartbreak ».
- ◆ George Sanders, « Bel-Ami », d'après Maupassant (et sans doute Willy Forst?).
- ◆ Un film se tourne toujours deux fois : le « Facteur sonne toujours deux fois », avec Lane Turner et John Garfield.
- ◆ La Cour d'appel de Chicago affirme que « le double programme est une conspiration contre le public ».
- ◆ « Une nuit à Casablanca » avec les frères Marx.
- ◆ Bing Crosby fonde une société pour exploiter les inventions dont personne ne veut.
- ◆ 20.000 dollars pour les droits d'« A Paris tous les deux », de Dekobra.
- ◆ « Ziegfeld Follies » en technicolor, avec Astaire et W. Powell : trois ans de travail, 16 vedettes.
- ◆ Jean Renoir, « Le journal d'une femme de chambre » : Paulette Godard et Laughton.
- ◆ Après Dustin Farnum (1914) et Gary Cooper (1929), Joel Mc Crea dans la troisième version de « The virginian ».
- ◆ Greer Garson, femme de chambre, dans un film de Tay Garnett.
- ◆ Premier film sur San-Francisco : « Meurtre d'un diplomate ».
- ◆ Nouvelle mouture de « Une fine mouche » : Lucile Ball et trois autres jeunes vedettes, dans les rôles de Jean Harlow, Myrna L., Spencer T'y et William P'll.

- ◆ Jackie Jeuking, sept ans et le succès, dans « La vie continue », engagé pour trois films.
- ◆ Robert Sherwood, ancien scénariste de René Clair, le film sur Eisenhower.

LONDRES

- ◆ Voyage sans retour : Dacmine et Louise Conte restent à Londres, probablement pour la « Jeanne d'Arc » de Pascal.

MOSCOU

- ◆ « Jean Nikouline, marin russe », en couleurs, d'après un procédé soviétique.
- ◆ « Moscou regarde la France libérée », de Serge Youtkévitch : succès.

L'ÉCRAN FRANÇAIS

Organe clandestin du cinéma jusqu'au 15 août 1944
Autorisation de paraître après la Libération : juin 1945
Rédacteurs en chef : Jean VIDAL
J.-P. BARROT
Administrateur : G. PILLEMENT.
REDACTION - ADMINISTRATION
100, rue Réaumur - Paris (2^e)
GUT. 80-60 - TUR. 54-40

PUBLICITE
142, rue Montmartre - Paris (2^e)
GUT. 73-40 (3 lignes)
« L'ÉCRAN FRANÇAIS »
n'accepte aucune publicité cinématographique

ABONNEMENTS
Six mois : 250 fr. Un an : 500 fr.
Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Les Directeurs de la Publication :
Jean VIDAL et Georges PILLEMENT



« Plus on est de fous... » Jean Arthur et Joel Mac Crea, très entourés

IL FAUT DIRE AUX FEMMES

qui veulent être bien coiffées qu'il n'y a pas de jolies coiffures possibles sans cheveux sains. Apprenez à soigner les vôtres, madame, sans contrarier la nature, en demandant dès aujourd'hui la brochure gratuite « Comment régénérer votre chevelure », au Lab. du Frère Marie-Antoine, 62, bd Michélet, Toulouse. Envoi discret.

APPRENEZ

L'ANGLAIS

C'est aujourd'hui plus que jamais votre devoir à l'heure où la victoire resserre encore davantage les liens qui nous unissent à nos alliés et que nos relations d'amitié reconnues indispensables, deviennent chaque jour de plus en plus étroites.

Apprenez l'anglais, c'est aussi votre intérêt, car bientôt dans tous les domaines : commerce, tourisme, sport, politique, diplomatie, etc..., nous aurons besoin de l'anglais et celui qui ne saura pas cette langue sera vraiment handicapé.

Cachez maintenant que par la Méthode LINGUAPHONE, quelques mois suffisent pour apprendre l'anglais. A l'aide de disques et de livres, cette méthode vous enseigne chez vous la langue parlée et la langue écrite.



Votre accent est parfait et vous écrivez correctement après quelques semaines, vous êtes vite étonné de pouvoir vous débrouiller avec des Anglais ou des Américains.

LA PREUVE... ? Il vous suffit de nous demander notre brochure G. K. qui vous donnera tous renseignements sur notre méthode (joindre 6 fr. en timbres), ou mieux, si vous habitez Paris, venez à notre Institut, nous vous ferons une démonstration personnelle.

LINGUAPHONE

12, r. Lincoln (Champs-Élysées) Paris

« Plus on est de fous »

« The more the merrier »

Film américain, v. o. sous-titré.

Réalisateur : George Stevens.

Scénaristes : Robert Russel, Frank Ross.

Interprètes : Jean Arthur, Joel Mac Crea, Charles Coburn.

C'est l'équivalent américain, et vingt ans plus tard, du film soviétique d'Alexandre Roum : Trois dans un sous-sol. Nous sommes à Washington en 1943. La crise du logement sévit. Par patriotisme, Jean Arthur loue la moitié de son minuscule appartement; il lui faudra bientôt partager sa salle de bain, son office et son petit déjeuner avec Charles Coburn puis avec Joel Mac Crea dont elle partagera aussi, à la fin, la vie.

Les conséquences de cette situation ne manquent pas de pittoresque et la première moitié du film est dans la veine des meilleures comédies du genre. Lorsqu'il s'agit de dénouer cet imbroglio dont les trois fils ont été savamment entremêlés, le metteur en scène et le scénariste ne montrent pas la même dextérité.

Jean Arthur et Charles Coburn sont parfaits. Joel Mac Crea est toujours beau et inconsistant. Le réalisateur a su glisser quelques notes savoureuses d'actualité : cela nous plonge parfois dans la vie américaine de temps de guerre aussi sûrement que le ferait un documentaire sur le moral de l'« arrière ».

« La ruée sauvage »

Film américain, doublé.

Réalisateur : Louis Ho-san.

Interprètes : Joan Bennett, Randolph Scott, May Robson, Raymond Hux.

Du film original, il ne paraît rester dans le film doublé, que les deux tiers de l'histoire, la première partie du programme étant particulièrement copieuse; aussi est-il impossible de se prononcer au sujet de la valeur de cet ouvrage, car, tel qu'on le présente, il paraît vraiment par trop décousu, et l'action n'avance qu'à coups de sous-titres explicatifs. Il s'agit des mésaventures d'une poignée de Sudistes au lendemain de la guerre de Sécession, et de leur exode avec d'immenses troupeaux de boeufs, entre Etats-Unis et Mexique, et au milieu des dangers que leur faisaient courir l'armée régulière, les Indiens et les éléments déchaînés. Il y a là quelques images grandioses, mais, tel le ver dans le fruit, une histoire à l'eau de rose.

« Agent double »

Film américain, v. o. sous-titré.

Réalisateur : Lloyd Bacon.

Interprètes : Joel Mac Crea, Brenda Marshall, George Bancroft.

La diplomatie américaine et les menées sournoises de l'espionnage nazi, entre Munich et la guerre; c'est adroitement fait, mais, somme toute, assez quelconque. L'amour convertit la jolie espionne, qui se rachète en chipant aux Allemands, en Suisse, leurs plans de sabotage. On trouve néanmoins là-dedans de curieuses indications sur la politique des Etats-Unis à la veille de leur participation aux hostilités, et l'impossibilité où se trouvaient les Américains de réagir légalement contre les entreprises ennemies.

« Fausses notes »

Film américain sous-titré.

Réalisateur : Ray Ear-light.

Interprètes : Dick Powell, Ann Sheridan, Gate Page, Helen Broderick, Zasu Pitts, Allen Jenkins.

L'enseignement le plus positif que l'on peut tirer de cette farce très divertissante est que les compositeurs de chansons, aux Etats-Unis, plagient sans hésitation, parfois inconsciemment, les maîtres de l'histoire de la musique. On l'apprend au cours d'une histoire où revient le thème du style classique opposé au « swing », par le truchement d'un compositeur de province que deux jeunes femmes ravissantes et des cocktails corés convertissent au moderne. Il y a là, au milieu de « gags » souvent originaux, une belle collection de têtes à gifles, celle du boxeur fantaisiste Maxie Rosenbloom entre autres; l'humour tremblotant de Zuzu Pitts et pincé d'Helen Broderick; enfin, les appas appétissants d'Ann Sheridan.



Mrs. MINNIVER

C'est à Hollywood qu'a été réalisé ce drame à la gloire de l'Angleterre. Les héros, M. et Mme Minniver. — Walter Pidgeon et Greer Garson — incarnent avec noblesse et flegme la bourgeoisie britannique pendant la guerre. Le film, mis en scène par William Wyler, évoque la ténacité et la foi en la victoire de tout le peuple anglais pendant les années sombres de 1940-1941.

Une nouvelle querelle des

PRISONNIERS DU PASSÉ

par Alexandre Astruc

AUSSEI paradoxal, aussi ahurissant que cela puisse paraître, il y a dans ce que l'on appelle les milieux du cinéma des gens qui ne croient pas encore au film parlant. Il va bientôt y avoir vingt ans que le cinéma parlant existe, il a presque atteint sa majorité, mais ils continuent à le considérer comme un petit garçon borné qui ne sera jamais capable de rien faire de bon.

Pour eux le cinéma comme art s'arrête à l'instant précis où, dans le laboratoire de la Warner, un technicien américain trouve le moyen de faire sortir des sons discordants des lèvres épaisses d'un chanteur de jazz.



...« Le long voyage », admirable film de John Ford...

Cette opinion est beaucoup plus commune que l'on ne croit.

Vous pouvez dire n'importe quoi sur n'importe quel sujet, comparer *Le Long Voyage*, l'admirable film de John Ford à un combat de nègres dans un tunnel on ne vous dira rien, vous êtes tranquille. Mais le simple fait de mettre en doute la valeur intrinsèque d'une suite anodine d'images réalisée en 1925 où viennent se mêler des cubes de verre et des plantes sous-marines vous fait considérer comme un dangereux imbécile à éliminer de suite de la corporation.

Je n'ai aucun goût je l'avoue pour la polémique. Mais cependant il me paraît difficile de ne pas voir dans cet attachement obstiné aux formes périmées d'un art qui n'a sans doute pas pris encore son visage définitif un des obstacles les plus dangereux à son libre développement. Ces vieux fantômes du muet prennent souvent l'allure de cauchemars.

Et bien entendu, il ne s'agit

pas seulement d'une question de bruit et de silence. Qu'importe après tout que l'écran parle ou ne parle pas. Ces rêveurs éternels cherchent dans ce passé dont ils sont prisonniers une esthétique morte, un monde évanoui, une atmosphère. Ils rêvent d'un écran qui ne charrierait qu'un flot d'images inces-



...une suite d'images où se mêlent des cubes de verre et des plantes sous-marines...



...un regard, une bouche qui se crispe...

santes. Derrière leurs paupières se forment et se dénouent des combinaisons de figures que ne viendraient animer aucun intérêt dramatique, aucune passion, aucune histoire — oui aucune histoire, comme si le simple fait pour un film de raconter quelque chose, portait en lui sa condamnation. Ces aventures banales et vraies de notre cinéma parlant, ces drames bêtes et émouvants comme la vie, ces *Quais des Brumes*, ces *Insoumises*, ces *Chevauchées fantastiques*, où des hommes et des femmes vivent, souffrent et meurent, leur font hausser les épaules. Parce qu'il se passe quelque chose dans ces films, parce que les jeux de lumière, les angles de prises de vues savants et les débauches de surimpression y laissent place à des aventures humaines racontées pour des hommes avec des images d'hommes, les voilà pleins de mépris. L'image, l'image seule.

Que l'on m'entende. Je sais aussi bien que n'importe qui

que le cinéma est l'art de l'image et non de la parole. Que l'on ne me fasse pas dire que M. Pagnol est un cinéaste de génie parce qu'il photographie purement et simplement ses succès de théâtre. Seulement l'image est un moyen, non une fin. Autrement dit un metteur en scène est un monsieur qui raconte une histoire avec des images comme un romancier écrit avec des mots. Voyez par exemple dans *Falbalas* comment Becker raconte une scène de rupture entre deux amants. La caméra passe d'un personnage à un autre, s'arrête, repart, souligne un dialogue, met en évidence un sentiment. Un regard, une bouche qui se crispe, un battement de paupière, un front tendu. C'est un langage, une grammaire, une mathématique merveilleusement suggestive.

Ça c'est du cinéma. C'est notre cinéma.

Car le cinéma n'est pas un art éternel. Il n'a pas de formes immuables. Chacun des aspects qu'il revêt est lié irrémédiablement à la psychologie d'une époque. Ses visages successifs s'évanouissent dans l'ombre à mesure que surgissent d'autres façons de penser, de nouvelles techniques qui rendent périmées celles qui ont précédé.

Hommes du muet il faudra en faire votre deuil. Le temps du cinéma pur n'est plus. L'image a été dépossédée de son privilège. Vos photographies mortes, vos dérisoires effets de style, vos prises de vues tremblantes ont été balayées par le grand vent du parlant. Miracle : à cause de la parole, grâce à cette parole qui, dans vos vues lumineuses, devait perdre le cinéma, il y a maintenant nécessité d'un style dramatique à travers lequel se font et se défont les histoires de vie et de mort !

anciens et des modernes ?

SEULS LES ANGES ONT DES AILES

par Louis Daquin

Voilà notre monde, celui dans lequel nous voulons vivre. Pour l'avoir découvert un soir dans les salles de projection de notre jeunesse, nous nous sommes à jamais attachés à lui. L'autre, celui qui dort dans les pages fanées des histoires du cinéma, qui tente inutilement de ressurgir à la faveur des reprises ou des rétrospectives a pour nous l'odeur des choses irrémédiablement mortes. Il y a autour de lui une poussière d'antiquité.

J'écris ces lignes sans joie. Il y a une certaine amertume à constater qu'un univers qui, il n'y a pas un quart de siècle, fournissait des thèmes de rêverie à toute une génération nous soit aujourd'hui si résolument étranger. Mais il faut avoir le courage de dire que la plus grande partie de ce qui a fait le cinéma muet n'est plus pour nous qu'un objet de curiosité.

Les quelques œuvres qui parviennent encore à nous toucher doivent cette persistance à une parenté d'esthétique avec le parlant. Presque tous ces films qui ont résisté au temps sont d'ailleurs de provenance américaine. Car les Américains dans leur mépris de tout esthétisme, dans leur volonté de considérer le cinéma comme un art, dans leur recherche d'une technique invisible se sont toujours rapprochés du film à histoire. Il n'y a jamais eu d'avant-garde chez eux.

Mais il faut l'avouer ce sont là des exceptions rares. Même Charlot a vieilli. Il a vieilli dans la mesure où il n'est pas seulement un clown. Charlot sera toujours Charlot, mais Charlie Chaplin a commencé de cesser de nous émouvoir. Son art apparaît comme d'un autre art. De *La Ruée vers l'Or* qui, de l'avis de tous ceux qui l'ont vu à sa parution, est peut-être le chef-d'œuvre le plus pur du muet, il ne reste plus qu'une suite de gags admirables, joués par l'acteur le plus intelligent des temps modernes. Son pathétique ne fonctionne plus. Il a des ratés dans le muet. On dirait un homme qui, pour acheter notre complicité, ferait des grimaces d'enfant. Mais la pitié, que cet acteur extraordinaire sollicite est refusée parce que derrière les sourires grimaçants on voit trop l'armature sévère et précise du cirque. On a l'impression d'assister à un numéro extrêmement bien mis au point. C'est un langage dont on aurait perdu la clé et que l'on écouterait avec le respect dû aux chefs-d'œuvre des temps passés.

Mais c'est un langage qui ne nous émeut plus.

ASTRUC a exposé pour vous le point de vue d'un jeune qui n'a pas connu le cinéma muet. L'article est net, tranchant, péremptoire, étincelant ! Mais Astruc ne pose pas le problème correctement. De sa part, c'est surprenant. Je le croyais plus habile. Le cinéma muet n'intéresse pas Astruc. Il le trouve « vieilli et démodé ». Soit ! Une caricature de Daumier est, elle aussi, démodée. Et revoyez « La Chienne », l'un des chefs-d'œuvre du parlant ! Si Astruc est honnête, il y trouvera aussi « des poussières d'antiquité ». Il aura tort d'ailleurs ; car ce film demeure une œuvre de première importance.

Pour Astruc, « même Charlot a vieilli ». Pour moi, non. Pas plus que n'ont vieilli Tartuffe, Hamlet, Turcaret, Lorenzaccio, Lechat, Crainquebille. C'est dommage pour Astruc, dommage pour la génération qu'il représente, qu'un tel jugement soit exprimé.

Heureusement il y a le témoignage des enfants qui rient et applaudissent aux « vieux Charlots » comme nous le faisons dans notre enfance.

Après tout on est en droit de ne pas aimer Charlot. « Ce cœur ignoble de Charlot, je voudrais écraser comme une punaise », écrivait Suarez à une époque où Astruc n'était pas encore né.

Il vous semble, Astruc, que Charlot « a des ratés dans le moteur ». C'est tout de même un moteur qui, pendant vingt-cinq ans, a secoué les spectateurs du monde entier quels que soient leur âge, leur classe, leur nationalité. Victor Hugo aussi, pour employer votre langage « a des ratés dans le moteur », mais je me souviens brusquement d'une certaine page commençant par ces mots : « Que tou-

tes les campagnes prennent feu... Tocsins sonnez... Tocsins sonnez... » Il y a quelques mois, ce langage était d'une rude actualité et ne ressemblait aucunement « à une rhétorique dont on aurait perdu la clé ».

Il n'y a plus aujourd'hui de réalisateurs et d'auteurs ayant la conviction que le cinéma muet « est le véritable cinéma », mais il existe des hommes qui montrent un grand respect pour le cinéma muet, pour un cinéma qui était loin de ressembler à « un album de photos un peu surréalistes », pour un cinéma enfin, où l'on racontait, tout comme aujourd'hui, « des aventures banales et vraies, des drames bêtes et émouvants comme la vie ». Avant Quai des Brumes, l'Insoumise, La Chevauchée fantastique, il y eut l'Image, Feu Mathias Pascal (eh oui, Pirandello), Nana, Potemkine, la Fin de Saint-Petersbourg... Les dirigeants de la cinématèque seront heureux de « présenter ces films » à Astruc et combien d'autres œuvres muettes qui ont appris le cinéma à des centaines de gens et

à de nombreux techniciens. Ils ont ri, pleuré, sifflé, applaudi, ces spectateurs, non éduqués, à l'état brut. Et les auteurs de toutes ces bandes n'avaient que des images, de pauvres petites images pour s'exprimer et raconter leur histoire. Moi, je les salue, ces auteurs, bien bas.

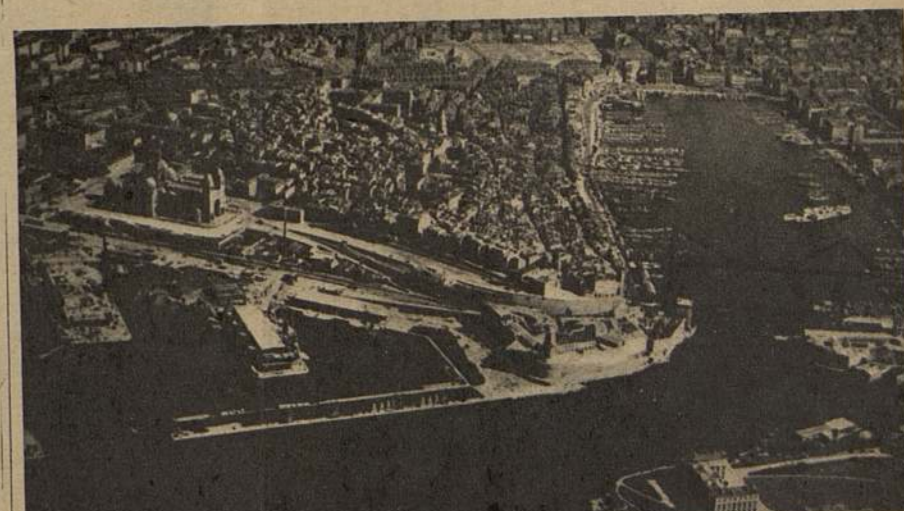
Je suis certain que le Million n'aurait pas été un chef-d'œuvre si René Clair n'avait pas réalisé en muet *Entr'acte* et *Un Chapeau de Paille d'Italie*.

Aujourd'hui naturellement, tout est plus simple. On ne montre plus que deux êtres qui s'aiment. On le leur fait dire. On nous les exhibe en gros plan, se gargarisant de mots...

Pour appuyer sa thèse, Astruc cite la scène de rupture de *Falbalas*. Merci. Supprimons le dialogue de cette séquence, elle gardera tout son sens. « Un regard, une bouche qui se crispe, un battement de paupières, un front tendu... », écrit Astruc. D'accord. Mais c'est du cinéma muet, ça !

Des images qui provoquent des sensations, des sensations qui engendrent des sentiments, des sentiments qui font naître des idées... Voilà le Cinéma ! C'est pour cela qu'un jour le cinéma, le vrai cinéma, le cinéma où l'on parlera quand il faudra que l'on parle, sera un Grand Art.

Note. — Je suis sûr que si Astruc avait eu vingt ans lors de la présentation du *Sang de Poète*, il aurait écrit un poème à la gloire de Cocteau. Pour ma part, j'avais envie de casser les fauteuils. Et je pense que Cocteau est aujourd'hui de mon avis.



Pour reconstruire nos ports : souscrivez des Bons de la Libération à intérêt progressif, remboursables dès le 6^e mois. (Techniques et Architecture, Photo Moreau.)



Henry V d'Angleterre : Laurence Olivier.

Henry V

Une tapisserie mouvante et colorée

CINQ CENTS FIGURANTS à pied, cent soixante cavaliers, de véritables armures et des cottes de mailles spécialement fabriquées dans les instituts d'aveugles d'Irlande, quatorze cents costumes, un vaste domaine irlandais transformé en studio, treize mois de prises de vues et des frais ! Un demi-million de livres ! Cent millions de francs ! Tout cela est un peu effarant.

Avant de voir « Henry V », on peut se demander ce que Shakespeare devient dans l'aventure ; et bien, Shakespeare s'en tire à merveille. Il s'en tire si bien qu'à peine le rideau levé on ne pense qu'à lui et qu'on pense de plus en plus à lui à mesure que se déroule la pièce.

Le rideau. La pièce. Autant de termes de théâtre. C'est qu'il est impossible de songer à « Henry V » comme à n'importe quel film. Ce n'est pas un spectacle cinématographique. Ce n'est pas, heureusement, une pièce filmée. C'est le cinéma mis au service du théâtre, de la culture et du patrimoine artistique anglais.

Le cinéma, ici, tire sa réussite et sa grandeur de ce que, pour une fois, il a cherché à se faire oublier. Ce film pour lequel tant d'artistes ont travaillé, pour lequel tant d'art a été mis en œuvre, est exactement le contraire d'un film d'art. Lorsqu'en 1599, le public londonien du théâtre



La mêlée des chevaliers à la bataille d'Azincourt.

du Globe vit, pour la première fois, sur la scène, le roi Henry V et sa cour, son grand et son menu peuple, il devait éprouver une impression très semblable à la nôtre lorsque nous apercevons ce même théâtre du Globe avec ses décors, dont le manque de précision est complété par des écriteaux, son personnage de « Chorus » qui relie entre elles les diverses phases de l'action.

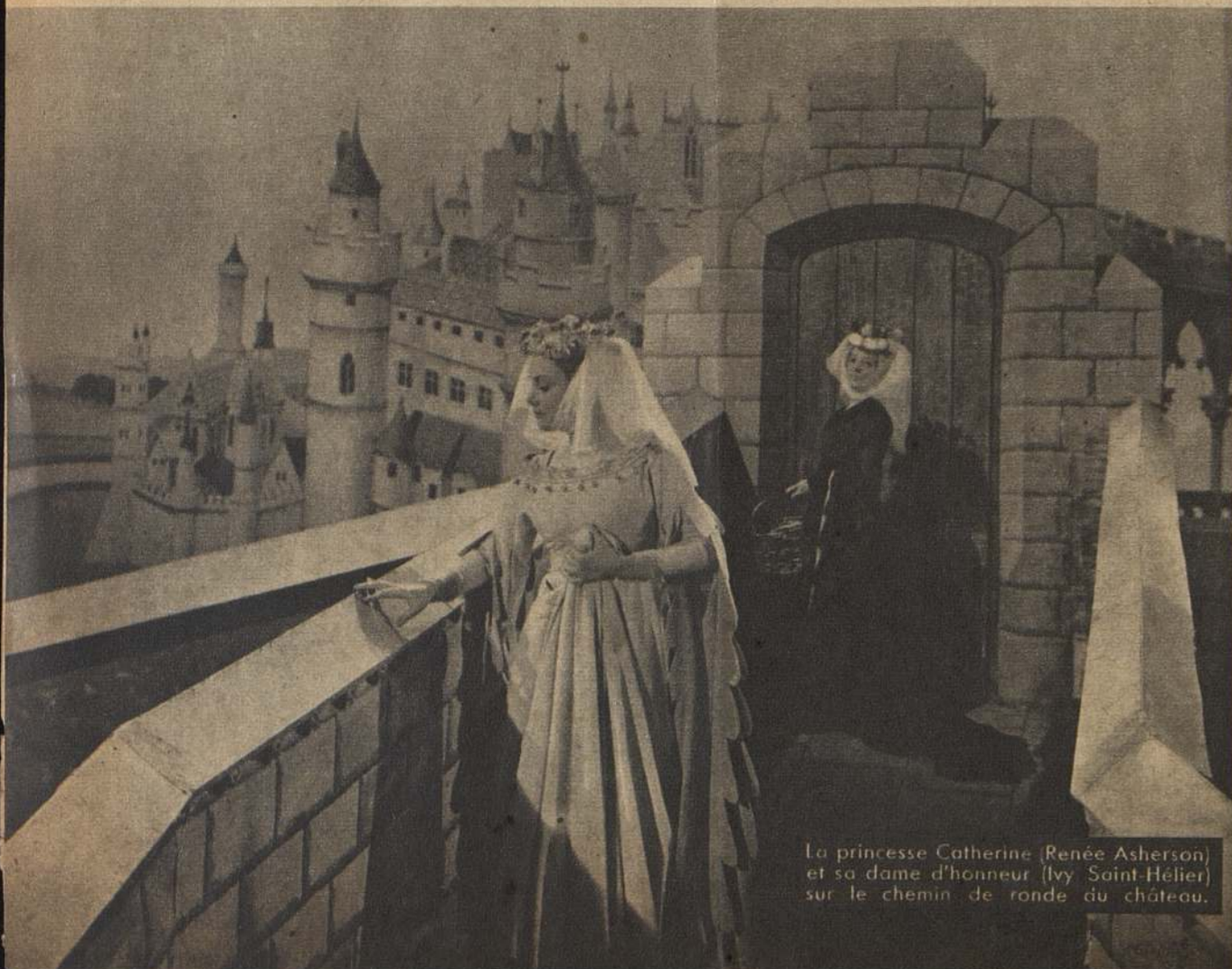
Cet aspect de l'œuvre de Shakespeare nous devient rapidement aussi familier qu'à ses contemporains. Mais nous sommes privilégiés par rapport à eux, parce que nous pouvons sortir du théâtre, suivre en mer Henry V et son armée et débarquer avec eux sur la terre de France.

Là, était le danger du film. Là, tout risquait de dévier. A Laurence Olivier, producteur, réalisateur et principal interprète du film, revient le mérite de ne jamais avoir cherché à reconstituer, à faire vrai. Son but n'était pas de nous faire oublier que nous assistons à une représentation théâtrale. Les décors n'imitent pas la vérité. Nous savons que ce sont des décors construits (à la vérité, beaucoup ont été réalisés en studio à l'aide de transparents), des décors construits ou plutôt dessinés, des décors surgis de quelque gigantesque livre d'heures.

Laurence Olivier a mis à la portée de l'employé de Manchester, de l'instituteur de Glasgow, peut-être même de l'ouvrier de l'East-End, l'expérience n'a pas encore été tentée, l'œuvre intégrale de Shakespeare. Seules ont été pratiquées les coupures qui le sont habituellement à la scène. Les acteurs sont, pour la plupart, ceux-là mêmes qui, à l'Old Vic Theatre, ont une longue expérience du répertoire classique.

Nous avons aussi dans notre patrimoine théâtral des œuvres qui méritent une plus large diffusion. Ne croit-on pas que le cinéma et le théâtre gagneraient tous les deux à ce que le « Cid » ou le « Bourgeois Gentilhomme » fussent portés à l'écran et autrement que par le truchement de réalisateurs de troisième ordre, comme c'est déjà arrivé. Nous avons, en France, des auteurs de films de grande classe : c'est à eux qu'il faudrait demander de tenter ce que Laurence Olivier vient de réussir pour « Henry V ».

Eugénie HELISSE



La princesse Catherine (Renée Asherson) et sa dame d'honneur (Ivy Saint-Héliar) sur le chemin de ronde du château.



Le capitaine Jamy (John Laurie), « valeureux chevalier », retrouve ses compagnons d'armes Fluellen (Esmond Knight) et Gover (Guy Middleton).

Le film d'Ariane

PARIS

Valéry, Molière et le cinéma

ON s'est un peu trop hâté de dire que Paul Valéry ne s'intéressait pas au cinéma. En réalité, il a failli en faire.

C'est Marcel L'Herbier qui avait conçu l'idée audacieuse d'amener le grand poète au studio. Depuis longtemps, le réalisateur de la *Nuit fantastique* envisageait d'entreprendre un grand film sur Molière : avant la guerre, la distribution était même toute prête, puisque Jovet devait interpréter le rôle de Molière, Gaby Morlay celui de Maleline Béjart et Micheline Presle celui d'Armande Béjart.

Or, le scénario imaginé par Mme Dussane devait être adapté et dialogué par Charles Spaak, Stève Passeur et Marcel Achard : et Paul Va-



léry, sur la demande de Marcel L'Herbier, avait accepté d'assurer la supervision générale du scénario et du dialogue.

Je veux revoir ma Normandie

EN septembre 1944, aussitôt terminés les combats dans les régions normandes, Jean Grémillon partit pour la Normandie afin d'y tourner un documentaire sur les destructions de villes et de villages. Obligé par le manque d'argent d'interrompre ce film, il vient de le reprendre, et s'est installé avec son Q.G. dans la petite maison qu'il possède en Normandie.

Malgré ses craintes, il a retrouvé les villes et villages à peu près dans l'état dans lequel ils étaient au cours de l'automne dernier. Seule, la végétation a fait des progrès.

Probablement parce qu'elle n'a besoin ni de crédit, ni d'autorisation officielle.

L'exposition du Cinquantenaire

MAIS Jean Grémillon ne s'occupe pas seulement de son film sur les destructions. Nommé commissaire général de l'exposition du Cinquantenaire du cinéma, il est, comme tout le monde, en quête d'un logement.

Pour loger l'exposition. Le Grand Palais, comme son nom l'indique, est grand, trop grand même, de plus il porte encore les traces du feu qu'y allumèrent les Allemands.

Le Petit Palais, contrairement à son nom, n'est pas si petit, et ferait fort bien l'affaire. Mais depuis cinq ans, il sert de cantonnement de troupes, et des douches ont été installées là où se trouvait la *Sainte Famille* de Michel-Ange.

D'autre part, si les autorités américaine se montrent disposées à le rendre à sa première destination, les autorités américaines se font tirer l'oreille.

Qui n'a pas son festival

CANNES a pris l'initiative, mais son festival sera-t-il le seul ?

Le Portugal voudrait bien en faire un, en souvenir du temps de la guerre où Lisbonne était le marché mondial du film.

La Suisse, de son côté, revendique le droit d'en monter un autre à Lugano, sans parler du Congrès international du cinéma que l'on organise à Bâle.

La principauté de Monaco enfin, avait émis la prétention d'en organiser un sur son territoire.

Décidément, les pays neutres paraissent n'avoir qu'une idée : devenir le champ des batailles cinématographiques.

Il faut qu'une porte...

GEORGES LACOMBE réalise *Le Pays sans étoiles* d'après un roman de Pierre Véry qui va paraître. Ce pays sans étoiles en a au moins deux de première grandeur, qui sont Jany Holt et Pierre Brasseur. Et, s'il n'a pas d'étoiles, il a du soleil, beaucoup de soleil.



Jany HOLT

La preuve : Lacombe devra recommencer ses extérieurs à la mi-août : de ceux qu'il avait tournés dans la Creuse, la pellicule n'a pas conservé la moindre image, car elle était un peu trop sensible au soleil.

Et l'autre jour, au studio, quelqu'un ouvrit distraitemment la porte de la chambre noire, alors qu'on retirait une bobine du magasin pour l'envoyer développer. Résultat : une dizaine de scènes à refaire.



Notre vieil ami Donald, le fameux canard de Walt Disney, interprète à présent de grands films, où le héros des dessins animés se mêle aux comédiens en chair et en os. Le Coco-clown qui surgissait naguère du stylo de Max Fleischer avait inauguré ce genre d'ouvrages. Après « Saludos Amigos », voici « Les trois caballeros », destiné, comme le premier, à l'Amérique latine, et où Donald et ses collègues, le perroquet Joe Carioca et le coq Panchito, ont d'agüichantes partenaires.

HOLLYWOOD

Roosevelt et le cinéma

LE président Roosevelt était féru de cinéma. Non content de savourer les œuvres des autres, il lui arrivait de suggérer des sujets aux scénaristes et réalisateurs professionnels.

C'est ainsi qu'un jour, ayant raconté à la radio l'histoire véridique du docteur Wasell, héros de la guerre aux Philippines, il recevait



Le président ROOSEVELT

le soir même de Cécil B. de Mille la proposition de porter cet épisode à l'écran.

Une autre fois, le président invita Lester Cole à utiliser certaines de ses idées sociales dans un scénario policier : il en résulta le *Mystère du Président*, qui a été réalisé depuis par Phil Rosen.

Jumbo l'éléphant

AU printemps de 1942, Winston Churchill se rendait en Amérique pour préparer, de concert avec le président Roosevelt, le débarquement en Afrique du Nord.

Les faits et gestes d'un personnage aussi considérable ne pouvaient pas être mentionnés trop exactement dans les rapports militaires : aussi les services du chiffre alliés eurent-ils recours aux noms des personnages de Walt Disney pour désigner le premier ministre britannique et ses conseillers.

C'est ainsi que les télégraphes militaires se transmettent de graves messages où il était question de Donald, Pluto ou Mickey.

Le film d'Ariane

Et de Jumbo l'éléphant : autrement dit, Winston Churchill.

Le vrai et le faux

AU cours de ce même voyage, un soir, Winston Churchill s'en alla tranquillement au cinéma, comme le plus paisible des New-Yorkais : il alla voir *Mission à Moscou*, film romanesque dans lequel il jouait un rôle important.

Bien entendu, ce n'était pas Winston Churchill lui-même qui interprétait le rôle de Winston Churchill, mais D.F. Malone.

Churchill remarqua que l'acteur lui ressemblait d'une manière surprenante.

— Je ne sais d'ailleurs pas si c'est flatteur pour lui, ajouta-t-il avec humour.



BERLIN

On prend les mêmes...

Le cinéma national-socialiste était très fier de compter dans ses rangs Karl Froelich, mauvais metteur en scène, mais, faut-il croire, hitlérien tenace : en effet, on en avait fait un « Professor » et on lui avait donné la présidence de la Chambre du film allemand.

On pouvait croire que Karl Froelich aurait suivi dans leur retraite et même dans leur prison les chefs du gouvernement socialiste : il n'en est rien. Karl Froelich est toujours à la tête du cinéma allemand, sous l'égide des services d'occupation américains.

Comme on annonce, par ailleurs, que Franz Lehar, l'auteur de la *Veuve joyeuse*, dont Hitler avait fait son musicien de prédilection, va diriger cette même *Veuve joyeuse* au festival de Salzbourg, toujours sous l'égide des services d'occupation américains... (Suite page 15.)

Un film qui coûte 12 millions draine dans les caisses de l'Etat, par les taxes et les impôts payés par les producteurs, les techniciens et les acteurs, la même somme, c'est-à-dire 12 millions. On pourrait dire au moins merci.



Sur le plateau, les projecteurs ont beau envelopper les héros des films de leur clarté aveuglante, rien ne remplace l'authentique lumière du soleil. C'est bien de moins ce que semble penser Jean-Louis Barrault, qui, entre deux prises de vues de « La Part de l'ombre », s'empresse d'aller fumer une cigarette dans la cour du studio. Le héros en habit dénoue sa cravate, s'arrête près d'un tas de décombres, et, de même qu'Alexandre le Grand jadis, fixe l'astre du jour...

DU JEUNE PREMIER AU GRAND PREMIER ROLE

Paris, le 1^{er} août 1945.

Ma chère Huguette,

J'ai fouillé, ciseaux en main, tous les magazines parus depuis un an. Je voulais découper à ton intention les images des jeunes premiers dont tu veux orner les murs de notre cher vieux petit club, au bord du gave. Et je me proposais de t'envoyer une éblouissante série de pin-up boys au regard clair et aux joues fraîches comme des fruits.

Et maintenant, je crains que tu ne sois déçue. D'abord, qu'entends-tu exactement par « jeune premier » ? Si tu penses au type américain du grand gars qui sait à la fois prendre une voie de miel et, d'un élégant direct du droit, envoyer à terre l'importun qui survient... tu m'excuseras ; mais il est dit que la plus folle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Et nous n'avons pas de jeunes premiers de cette sorte en France.

De Jean Marais ou de Raymond Rouleau, lequel ne peux-tu pas voir sur l'écran, m'as-tu écrit, sans tregigner de rage ? Moi je les aime bien tous les deux ; ils sont si différents.

On dit que le second est meilleur comédien à la scène. Personnellement, j'apprécie son jeu sobre et précis et, depuis que je l'ai vu se battre avec Edwige Feuillère dans L'Honorable Catherine, je le sais capable de beaucoup d'humour ; ce qui ne l'a pas empêché de me faire frissonner, de colère ou de pitié, je ne sais, tant il est dur et méchant, dans Falbalas.

Jean Marais, le revois-tu dans l'Eternel Retour, sautant de voiture et recevant comme un ballon son chien Moulou sur la poitrine, sa poitrine bombée comme une cuirasse et couronnée de si fortes épaules ! C'était un Tristan bien tentant.

Georges Marchal, moins énergique, lui ressemble un peu. Je regrette qu'il paraisse toujours amoureux avec un peu d'application. Mais c'est peut-être qu'on ne l'a pas encore assorti à l'écran avec la partenaire idéale ; son visage net et son air un peu boudeur me font espérer qu'il n'est pas loin de trouver son style, style naturel, gracieux, brillant...

Jean Mercanton commença sa carrière au berceau, et il semble que ce soit Edwige Feuillère (notre star n° 1 est si adroite !) qui l'ait « détalé » dans Lucrèce, d'où il nous est revenu athlétique, sentimental, un peu cabochard.

Dans La Comédie du Bonheur, Louis Jourdan ne s'est pas pendu sans nous montrer un joli torse. A quoi bon sa riche garde-robe ? J'aimerais le voir vêtu de loques, les cheveux sur le front, le regard trop brillant, réparant ses filets sur une petite plage du Midi...

Tu avais trouvé Georges Rollin « formidable » dans Le Dernier des Six et, au théâtre, dans Le Rendez-vous de Senlis ; mais il sait être autre chose qu'un étrange voyou méchant. Il m'a plu dans son espèce de rêve éveillé de Goupi-Monsieur, et j'attends ses créations nouvelles.

Jean Chevrier, que tu applaudissais si fort au Soulier de satin, n'a peut-être pas à l'écran un registre aussi étendu qu'au théâtre. L'objectif semble devoir lui imposer l'emploi de « beau ténébreux ». Mets son portrait en bonne place. Tu sais que depuis L'Assassin a peur la nuit, Arlette souhaite qu'une nuit il lui fasse peur.

Mes préférences traient plutôt à Jean Desailly, moins accessible, presque trop discret dans le Voyageur de la Toussaint, où il passait évidemment un peu trop de temps dans la brume et sous la pluie. Etait-ce cette circonstance atmosphérique qui lui donnait l'air si triste ? Tu me comprendras si je te dis que j'ai envie de le consoler. En tous cas, j'ai hâte de le voir dans Sylvie et le fantôme.

Arrivée à la fin de ce petit inventaire, il m'apparait que le jeune premier parfait n'existe pas chez nous, ou n'existe plus, car si Jacques Terrane avait vécu...

Mais tout à coup, je pense à Jacques Daoqmine. Pourquoi ne lui fait-on pas faire de cinéma ? Te souviens-tu de la première de Renaud et Armide ? Nous étions revenus bouleversés du Français, ce soir-là. Il était difficile de croire qu'il débutait, tant sa voix était ample et ferme, tant il montrait déjà d'aisance !

Mais, après tout, pourquoi chercher un garçon idéal selon le canon californien ? Les studios de Paris gagneraient à opposer à Hollywood le type du jeune premier français : il pourrait posséder le charme un peu félin d'un Tyrone Power allié à la finesse d'un Jean Desailly.

Tel est toutefois mon avis, ma chère Huguette. Donne-moi vite le tien. Je t'embrasse,

P.C.C. Amable Jameson.

Martine

Notre vieil ami, Amable Jameson, censurerait-il la correspondance des jeunes filles ?... Nous lui avons demandé un papier sur nos vedettes masculines : il nous donne, à la place, deux lettres d'amies. Voici celle de Martine. Nous publierons, la semaine prochaine, la réponse d'Huguette qui, vous le verrez, a une toute autre conception du jeune premier.



Jean MARAIS
« ...un Tristan bien tentant... »



Raymond ROULEAU
« ...son jeu sobre et précis... »



Georges MARCHAL
« ...son air un peu boudeur... »



Jean MERCANTON
« ...athlétique, un peu cabochard... »



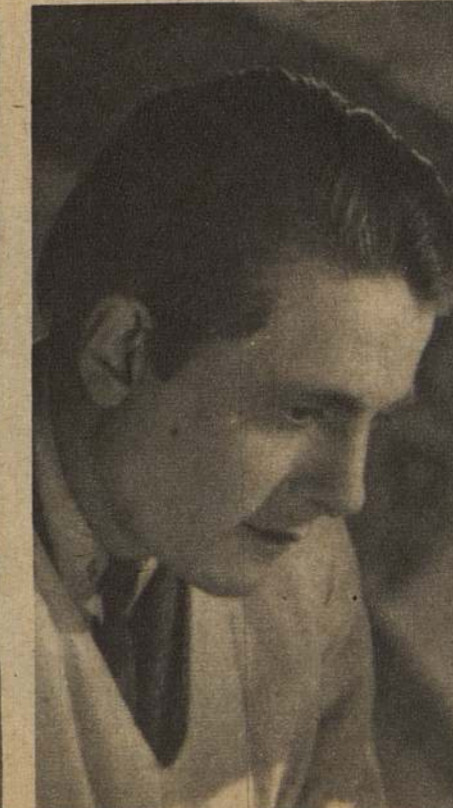
Louis JOURDAN
« ...le regard trop brillant... »



Georges ROLLIN
« ...étrange voyou méchant... »



Jean CHEVRIER
« ...beau ténébreux... »



Jean DESAILLY
« ...trop discret... si triste... »



Jacques TERRANE
« ...s'il avait vécu... »

Trois ans après, rentrée au studio...



DANIELLE DARRIEUX tourne "Au Petit Bonheur"

Aux studios de Neuilly, L'Herbier réalise « Au Petit Bonheur », d'après la pièce de Marc-Gilbert Sauvajon (adaptation de Françoise Giroud, dialogues de l'auteur) avec Danielle Darrieux, André Lugnet et François Périer dans les rôles principaux.

La scène se passe dans la chambre n° 9 d'une auberge des Alpes-Maritimes. La fenêtre est ouverte. La lune éclaire des géraniums rouges, des montagnes blanches et un électricien bleu, qui prétend se gorger, pendant cette pause, d'air pur.

Par terre, tout autour de la confortable chambre (décors de Jacques Colombier), un peu de carrelage a coulé sous le tapis.

Un gros vase pansu, plein de marguerites et de roses, s'est hissé adroitement sur la table ronde qui marque le milieu de la chambre.

On règle des éclairages et on suspend des projecteurs au-dessus du grand lit où repose, comme pour quelque cure de rayons ultra-violet, la doublure de Danielle Darrieux, pas très rassurée d'ailleurs sur les bienfaits de cette cure, et estimant que, pour l'instant, la doublure idéale eût été Damoclès.

En l'absence de Marcel L'Herbier qui a quitté le plateau quelques minutes, son

assistant Laviron mène rondement leur barque commune. (Par ailleurs, Jean Laviron est professeur de découpage technique à l'I. D. H. E. C.)

La scène que l'on va tourner doit mettre aux prises — de vues — Danielle Darrieux avec un commissaire de police (Crémieux), un journaliste (Duval), un serrurier et un gendarme.

— Comment s'appelle le type qui fait le gendarme ? demande un visiteur curieux.

Et le machiniste interrogé, répond,

distrain peut-être, mais précis tout de même : — C'est le régisseur du plateau.

DANIELLE DARRIEUX apparaît discrètement, s'assied hors du décor, sur une caisse, et fume, pensive, en contemplant cette partie supplémentaire, cette moitié de la double ration accordée aux vedettes : sa doublure.

Les éclairages une fois réglés, elle prend sa place sur le lit. Elle est vêtue d'une robe d'intérieur équitement divisée en larges rayures bleues et en lar-



Marcel L'Herbier explique une scène à Danielle Darrieux et à Jacques Marqueton.

ges rayures blanches. Mais elle s'est allongée de telle sorte qu'elle écrase les pans de la grosse corbellière qui lui sert de ceinture. Humainement, elle se soulève pour les dégager. Les voilà couchés à côté d'elle. Tout le monde est prêt.

MARCEL L'HERBIER arrive, distingué, compétent, courtois, indulgent et plein de patience. Il lisse ses cheveux avec un air de les compter, et s'installe au chevet de Danielle Darrieux. Krüger, l'opérateur, vient le rejoindre. On dirait un médecin et un chirurgien en consultation.

On répète une dernière fois. Crémieux a la tenue des commissaires de vaudeville : veston noir un peu lustré, moustache, chapeau de paille, serviette sous le bras. Son oreille est solidement fixée par un cordon au lorgnon qu'il a sur le nez.

Il s'avance, suivi du journaliste et du gendarme, vers le lit où, croit-il, gît morte Danielle Darrieux. L'Herbier leur crie des indications : « Gendarme, gagnez tout de suite votre droite pour que Crémieux puisse passer », « Faites bien attention, Crémieux, de ne pas aller trop vite pour que les autres vous suivent », « Là, tâchez que votre chapeau vienne bien où on a dit. »

Le commissaire touche les paupières de Danielle Darrieux qui, réveillée, alors qu'on la croit morte, a deux brefs petits cris nerveux parfaits.

— C'est vous le corps ? interroge le commissaire, déconcerté.



Danielle, son pistolet et son mari (François Périer) : les trois héros de « Au Petit Bonheur ».

Et, lui tendant une lettre, il lui demande un peu plus tard :

— C'est bien vous que vous m'avez envoyé cette lettre ?

— Vraiment, dit L'Herbier, pour un commissaire de police, il est un peu trop en bas de l'échelle linguistique. Dites plutôt : « C'est vous qui m'avez envoyé cette lettre. »

Mais Crémieux prétend qu'il l'a fait exprès, car, dit-il, « ne l'oublions pas, nous sommes dans les Alpes-Maritimes, et ce commissaire est un Provençal ».

Et on attend, pour commencer à tourner, que Crémieux ait consenti à modifier son opinion sur le sens de la grammaire française chez les commissaires de police provençaux.

Antoinette NORDMANN.

DEVANT nos bancs de journalistes au procès Pétain, un caméraman assis par terre, à la renverse, au pied du fauteuil où se tient l'accusé, levait vers lui, dans un angle hardi, son appareil de prises de vues. On eût dit un astronome examinant à la lunette quelque soleil mort.

Et je pense à l'image que donnerait cette « observation ». Je pensais que l'écran allait rendre, dans son tragique nu, cet homme comme étranger à tout ce qui n'est pas sa personne. Je pensais qu'on l'aurait capté quand il lut à la première audience son message sans micro.

On a eu peur, sans doute. Et peur de quoi ? Des quelques applaudissements peut-être de ceux qui regrettent Vichy, la Milice, la relève et la déportation ? Des âmes sensibles qui n'eurent point le respect de la jeunesse martyre des maquis et de la Résistance, mais qui s'attendrissent sur la félonie vieillisse ?

Le vrai public déjà est absent du procès.

On pouvait par l'écran donner une large, une populaire, une véritable « audience » à cette affaire qui est celle de toute la nation.

L'Histoire y avait droit. Nous savons bien que le cinéma est souvent l'art des fantômes.

Et que MM. Reynaud, Daladier, Albert Lebrun, Herriot, Jeanneney, et tant de présidents, et tant de généraux, et tant de ministres qu'on revoit ici, surgissent d'un passé qui appartient aux ombres.

Mais il se trouve qu'ils parlent, eux,

Le Film d'Ariane

(Suite de la page 11)

Une première

ON vient de présenter à Berlin, au cinéma « Marmorhause », l'une des rares salles qui soient demeurées debout dans Kurfürstendamm, un film nouveau.

Il s'agit du film sur la prise de Berlin qui a été tourné lors de l'assaut final de l'armée soviétique.

Le public allemand pourra méditer là-dessus : une image montre le corps à demi-consumé du docteur Goebbels, encore parfaitement reconnaissable, le visage à peine ravagé, et le bras droit dressé vers le ciel dans une suprême envolée lyrique.

Dans la salle, le public ne manifeste pas : les hommes se taisent, les femmes pleurent. Pas le moindre commentaire à la sortie.

Le cinéma instructif

UNE autre projection sensationnelle est celle qui a permis à MM. Ribbentrop, Kesselring, Goering, Frank, Doenitz et Streicher d'admirer la façon dont leurs subordonnés traitaient les déportés de Buchenwald.

Cette projection fait partie du plan de rééducation américain, rééducation d'ailleurs tout à fait provisoire, puisque ces messieurs ont leurs jours comptés.

L'effet a été assez surprenant : l'amiral Doenitz paraissait sincèrement estomaqué, Frank fourra son mouchoir dans sa bouche, Kesselring était livide, et Streicher, très-nerveux, ne cessa de se broyer les mains. Seul Goering encaissa le coup sans sourciller : d'après lui, le film sur Buchenwald serait truqué.

L'habitude, dans doute, des actualités U.F.A.

Le Minotaure.

LES DROITS DE L'HISTOIRE

(Suite de la page 3)

qu'ils parlent beaucoup et que, lorsqu'on présente une actualité sur le procès Pétain une bizarre interdiction fait qu'on y coupe les voix et les sons.

Pourtant, quand on a lu la lettre terrible de Pétain à Hitler après Dieppe et que le président demande :

— L'accusé a-t-il quelque chose à dire ?

...On aurait aimé entendre à l'écran la lecture de la lettre, la question posée, sentir l'attente de la salle, et entendre le vieillard grommeler comme il fit :

— Je ne veux pas répondre.

Curieuse idée que de faire pénétrer le cinéma dans un tribunal dont l'objet est de faire parler les gens...

En lui interdisant de transmettre leurs paroles.

Procès parlant, film muet.



DONC, les images nous suffiront.

Elles peuvent nous suffire.

Si on nous les montre dans toute leur ampleur. Si à l'occasion de ces débats, on retrouve, on enchaîne, on monte les images de la vie française telles que nous l'ont faite Pétain, Laval, Hitler. Et puisqu'en somme nous ne verrons que de brefs éclairs du procès à l'écran, que l'on relie au moins ces images du jugement aux images de l'enfer et que, comme l'Amérique montra *Pourquoi nous combattons*, la France puisse montrer à l'écran *Pourquoi nous le jugeons*.

G. A.

Parfums
RIVAL
ONDES
BOIS DU SUD
POIVRE
35, r. Marbeuf. PARIS

RADIO
S'APPREND AUSSI
PAR correspondance
ENVOI GRATUIT
DU GUIDE DES CARRIÈRES
ECOLE CENTRALE de T.S.F.
12, RUE DE LA LUNE - PARIS
PUBLICITES REUNIES



L'ÉCRAN
français

« RABOLIOT »

C'est Julien Bertheau qui incarne le braconnier solognot, héros du roman de Maurice Genevoix, que Jack Daroy porte à l'écran et dont il tourne actuellement les extérieurs en Sologne.

TOUS LES PROGRAMMES

Semaine du 8 au 14 août

« L'ECRAN FRANÇAIS » vous recommande cette semaine :

L'ARC-EN-CIEL : l'occupation allemande en U. R. S. S. (Parmentier, 10^e). **LES BAS-FONDS** : un film de Jean Renoir; Gabin, Jouvet et Suzy Prim (Grenelle-Pathé, 15^e). **LA BÊTE HUMAINE** : un film de Jean Renoir, d'après Zola; Gabin, Simone Simon (Passy, 16^e). **CAPITAINES COURAGEUX** : d'après Kipling; Spencer Tracy (Eldorado, 10^e). **CETTE SACRÉE VÉRITÉ** : une comédie charmante avec Cary Grant et Irène Dunne (Studio Universel, 1^{er}; Secrétan-Palace, 19^e). **LE CIEL EST À VOUS** : le dernier film de Jean Grémillon; Madeleine Renaud et Charles Vanel (Baignolet, 20^e). **CHARRETTE FANTÔME** : version parlante par J. Duvivier; dialogues d'A. Arnoux (Marbeuf, 8^e). **DISPARUS DE SAINT-AGIL** : d'après Pierre Véry, avec Stroheim et Michel Simon; mise en scène de Christian-Jaque (Kursaal-Bondy). **LES ENFANTS DU PARADIS** : Carné et Prévert; le boulevard du Crime en 1840 (Madeleine, 8^e). **L'EXTRAVAGANT Mr. DEEDS** : le chef-d'œuvre de Frank Capra; Gary Cooper et Jean Arthur (Studio des Ursulines, 5^e; Varlin-Palace, 10^e). **FALBALAS** : un grand couturier vu par Jacques Becker; Preslie et Rouleau (Collisée, 8^e; Aubert, 9^e). **FELICIE NANTEUIL** : un cabotin en 1880; Dauphin et M. Preslie; mise en scène de Marc Allegret (Balzac, 8^e; Scala, 10^e; Helder, 9^e; Vivienne, 1^{er}). **LA FIN DU JOUR** : un drame chez les vieux comédiens; Michel Simon, Francen, Jouvet (Alcazar, 20^e). **LE GRAND ZIEGFELD** : vie romantique du roi du music-hall; W. Powell (Danton, 6^e). **HOTEL DU NORD** : Carné, Jouvet, Arletty (Royal-Maillot, 16^e). **KERMESSE HEROIQUE** : une grande comédie historique de Jacques Feyder; F. Rosay et Jouvet (Cinécran, 9^e; Impérial, 1^{er}). **MADAME ET SON CLOCHARD** : loufoque de classe (Clichy-Palace, 17^e). **PILOTE D'ESSAI** : l'aviation civile américaine; Clark Gable (Alésia-Palace, 14^e; Univers, 14^e). **POIL DE CAROTTE** : un film de Duvivier, d'après Jules Renard; Harry Baur et Robert Lynen (Courtelaine, 12^e; Lyon-Pathé, 12^e). **PROCES DE KHARKOV** : prodigieux document sur les crimes nazis (Majestic, 14^e). **ROBIN DES BOIS** : grand film d'aventures en couleurs; Errol Flynn (Picardy, 3^e; Max-Linder, 9^e). **VIVA VILLA** : la révolution du Mexique; Wallace Beery (Monge, 5^e).

...et vous recommanderait s'ils n'étaient pas doublés :

LE DICTATEUR : Hitler et Mussolini vus par Charlie Chaplin (Gaumont-Palace, 18^e). **GUNGA DIN** : l'Inde de Kipling (Bataclan, 11^e; Maine, 14^e; Lecourbe, 15^e; Magic, 15^e; Orléans-Pathé, 14^e; Palais Avron, 20^e; Prado, 20^e). **THEODORA DEVIENT FOLLE** : Irène Dunne dans une comédie loufoque (Porte-de-Saint-Cloud, 16^e).

LES CLUBS

Fermeture annuelle
Réouverture en septembre

Nous nous efforçons d'offrir à nos lecteurs des programmes aussi complets et aussi précis que possible. Il arrive néanmoins que le programme de certaines salles soit modifié au dernier moment ou ne nous soit pas communiqué. Nous nous excusons par avance auprès de nos lecteurs des erreurs ou omissions qui pourraient en résulter.

CETTE SEMAINE...

A PARIS ET EN BANLIEUE :

133 cinémas donnent des films franç. (1)

119	»	»	»	américains
12	»	»	»	soviétiques
4	»	»	»	britanniques

(1) Pour la première fois depuis six semaines, le nombre des films français représentés est supérieur au nombre des films américains.

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	TELEPH.	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
1^{er} et 2^e. — Boulevards-Bourse					
CINEAC ITALIENS, 5, bd des Italiens (M ^o Rich.-Drouot).	Adémaï aviateur	RIC.72-19	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
CINE OPERA, 32, avenue de l'Opéra (M ^o Opéra).	L'Inspiratrice	OPE.97-52	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	D.
CINEPHONE MONTMARTRE, bd Montm. (M ^o Montm.).	Armes secrètes	GUT.39-36	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
CORSO, 27, boulevard des Italiens (M ^o Opéra).	Poupées du diable (d.)	RIC.82-54			T. L. J.
GAUMONT-THÉAT., 7, bd Poissonnière (M ^o B.-Nouvelle).	Mystérieux D ^r Clitterhouse (d.)	GUT.33-16	15 heures, 17 heures	20 h. 45	S. D.
IMPERIAL, 29, boulevard des Italiens (M ^o Opéra).	La Kermesse héroïque	RIC.72-52	14 h. 15, 16 h. 15	20 h. 30	S. D.
MARIVAUX, 15, bd des Italiens (M ^o Richelieu-Drouot).	Dernier Métro	RIC.83-90	13 heures, 17 heures	20 h. 45	S. D.
MICHODIERE, 31, boulevard des Italiens (M ^o Opéra).	Documentaire sur la Tunisie	RIC.60-33	15 heures	20 h. 45	D. 15 h.
PARISIANA, 27, bd Poissonnière (M ^o Montmartre).	L'Etonnant M ^r Williams (d.)		T. I. J. (mat.)	20 h. 30	D.
REX, 1, boulevard Poissonnière (M ^o Montmartre).	Destination Tokio	CEN.83-93	15 h. 30, 18 heures	20 h. 45	S. D.
SEBASTOPOLE-CINE, 43, bd Sébastopol (M ^o Châtelet).	J'étais une aventurière		Deux matinées	20 h. 30	D.
STUDIO UNIVERSEL, 31, av. de l'Opéra (M ^o Opéra).	Cette sacrée vérité (v. o.)	PE.01-12		20 h. 30	D.
VIVIENNE, 49, rue Vivienne (M ^o Richelieu-Drouot).	Félicie Nanteuil	GUT.41-39	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
3^e. — Porte-Saint-Martin-Temple					
BERANGER, 49, rue de Bretagne (M ^o Temple).	La Grande Parade (d.)	ARC.94-56	S. 15 heures	20 h. 45	S. D.
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple (M ^o République).	Mermoz	TUR.97-34	15 heures, 20 heures	20 h. 45	S. D.
PALAIS FETES, 8, r.auxOurs (M ^o Arts-et-Mét.) 1 ^{re} salle	L'Alibi	ARC.77-44	14 h. 45 D (2 m.)	20 h. 45	
PALAIS FETES, 8, r.auxOurs (M ^o Arts-et-Mét.) 2 ^e salle	Attends-moi (d.)				
PALAIS ARTS, 102, bd Sébastopol (M ^o Saint-Denis).	La Foule en délire	ARC.62-98	14 heures, 19 heures	20 h. 45	
PICARDY, 102, boulevard Sébastopol (M ^o Saint-Denis).	Robin des Bois (d.)	ARC.62-98	14 heures, 19 heures	20 h. 45	
4^e. — Hôtel-de-Ville					
CINEAC RIVOLI, 78, rue de Rivoli (M ^o Châtelet).	Pontcarral	ARC.61-44		20 h. 30	S. D.
CINEPHONE-RIVOLI, 117, r. St-Antoine (M ^o St-Paul).	L'Homme masqué	ARC.95-27	14 heures, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
CYRANO, 40, bd Sébastopol (M ^o Réaumur-Sébastopol).	(fermeture provisoire)			20 h. 40	T. L. J.
HOTEL DE VILLE, 20, rue du Temple (M ^o Temple).	Lumières de Paris	ARC.47-86	15 heures	20 h. 40	J. D. S.
SAINT-PAUL, 38, rue Saint-Paul (M ^o Saint-Paul).	Ils étaient cinq permissionnaires			20 h. 40	t. l. j. perm.
5^e. — Quartier Latin					
BOUL'MICH', 43, bd Saint-Michel (M ^o Cluny).	O toi ma charmante (v. o.)	ODE.48-29		20 h. 30	S. D.
CHAMPOLLION, 51, rue des Ecoles (M ^o Cluny).	Le Joueur d'échecs	ODE.51-60	14 h. 30, 16 h. 30.	20 h. 30	S. D.
CIN. PANTHEON, 13, rue V.-Cousin (M ^o Cluny).	Jeunesse de Tom Edison (v. o.)	ODE.15-04		20 h. 45	D.
CLUNY, 60, rue des Ecoles (M ^o Cluny).	Les Yeux noirs	ODE.20-12	14 h. 45, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
MONGE, 34, rue Monge (M ^o Cardinal-Lemoine).	Viva Villa (d.)	ODE.51-46	J. S. D. L. 15 heures	20 h. 40	
MESANGE, 5, rue d'Arras (M ^o Cardinal-Lemoine).	L'Assassin à peur la nuit			20 h. 40	D. 15 h.
SAINT-MICHEL, 7, place Saint-Michel (M ^o St-Michel).	Sœurs d'armes	DAN.79-17	14 h. 15, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
STUDIO-URSULINES, 10, r. des Ursulines (M ^o Luxemb.)	L'Extravagant M. Deeds (v. o.)	ODE.39-19	15 heures	20 h. 30	S. D. 14 h.
6^e. — Luxembourg-Saint-Sulpice					
BONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M ^o Saint-Sulpice).	L'Inspiratrice	DAN.12-12	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	D.
DANTON, 99, boulevard Saint-Germain (M ^o Odéon).	Le Grand Ziegfeld	DAN.08-18	15 h. S. D. 14 h. 30	20 h. 45	
LATIN, 34, boulevard Saint-Michel (M ^o Cluny).	Un de la Canebière	DAN.81-51	14 h. 30, 18 h. 30	20 h. 45	
LUX, 76, rue de Rennes (M ^o Saint-Sulpice).	Boléro	LIT.62-25	15 heures S. 2 mat.	20 h. 45	S. D.
PAX-SEVRES, 103, rue de Sévres (M ^o Duroc).	Ignace	LIT.18-49	L. J. 15 h., S. D. (2 m.)	20 h. 45	
RASPAIL-PALACE, 91, boulevard Raspail (M ^o Rennes).	Hurricane (d.)	LIT.72-57	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	D.
STUDIO-PARNASSE, 11, rue Jules-Chaplain (M ^o Vavin).	Paméla	DAN.58-00	15 heures	20 h. 30	D.

A DÉTACHER

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	TELEPH.	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
18° — Montmartre-La Chapelle					
ABBESSES, place des Abbesses (M ^o Abbesses).	Attends-moi (d.)	MON.57-79	S. J. 15 h., D. (2 m.)		
BARBES-PALACE, 34, boulevard Barbès (M ^o Barbès).	Le Prince charmant	MON.93-82	14 heures, 17 h. 30	20 h. 45	S. D.
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle (M ^o Chapelle).	Fausse alerte	NOR.37-80	15 heures	20 h. 45	D.
CINEP. ROCHECHOUART, 80, b. Rochech. (M ^o Anvers).	Tarzan trouve un fils	MON.63-66	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
CINE-PRESSE CLICHY, 132, boul. Clichy (M ^o Clichy).	Contrôleur des wagons-lits	NOR.37-80	L. J. S. 14 h. 15	20 h. 45	D.
CINE-VOX PIGALLE, 34, b. de Clichy (M ^o Pigalle).	Chronique mnodaine	MON.06-92	15 heures, D. (2 m.)	20 h. 30	
CLIGNANCOURT, 78, b. Ornano (M ^o Pl. Clignancourt).	Le Sultan rouge	NOR.64-98	L. J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 40	
FANTASIO, 96, boulevard Barbès (M ^o Marcadet-P.).	Chantage (d.)	MON.79-44	14 h. 45, D. (2 m.)	20 h. 45	T. I. J.
GAUMONT-PALACE, place Clichy (M ^o Clichy).	Le Dictateur (d.)	MAR.72-21			
IDEAL, 100, avenue de Saint-Ouen.	L'Empreinte du loup solitaire	MAR.71-23	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	
LUMIERES, 138, avenue de Saint-Ouen.	La Taverne de la Jamaïque	MAR.43-32	J. D.	20 h. 30	
METROPOLE, 86, avenue de Saint-Ouen.	Attends-moi	MAR.26-24	15 heures	20 h. 45	D.
MONTM. CINE, 114, boul. Rochechouart (M ^o Pigalle).	Carcou	MON.63-35	15 heures (sauf mardi)	20 h. 45	
MOULIN-ROUGE, place Blanche (M ^o Blanche).	Mystère de la Maison Norman	MON.63-26	14 h. 30, 18 h. 30	20 h. 30	S. D.
MYRHA, 26, rue Myrha (M ^o Barbès).	Les Dégourdis de la 11 ^e	MON.06-26	L. J. S. 14 h. 30	20 h. 45	D.
ORNANO-34, 34, boulevard Ornano (M ^o Simplon).	Attends-moi	MON.93-15	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 40	D.
PALAIS-ROCHECHOUART, 56, b. Rochech. (M ^o Barbès).	Mystère maison Norman (v. o.)				
RITZ, 8, boulevard de Clichy (M ^o Pigalle).	Attends-moi (d.)	MON.56-60	14 h. 30	20 h. 30	
SELECT, 8, avenue de Clichy (M ^o Clichy).	Documents secrets	MAR.23-49			
STUDIO-28, 10, rue Tholozé (M ^o Blanche).	Mon Mari le patron	MON.36-07	15 heures	20 h. 45	S. D.
19° — La Villette-Belleville					
AMERIC.-CINE, 144, avenue Jean-Jaurès (M ^o Jaurès).	Le Retour des six coquines	NOR.87-61	J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	
BELLEVILLE, 23, rue de Belleville.	La Chaste Suzanne	NOR.63-03			
DANUBE, 49, rue Général-Brunet (M ^o Danube).	Lettre d'introduction (d.)	BOT.23-18	L. J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
FLANDRE, 29, rue de Flandre.	La Dame de Malacca	NOR.44-93	J. S. 15 heures	20 h. 45	
FLOREAL, 13, rue de Belleville (M ^o Belleville).	Le Gorille (d.)	NOR.94-46	15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	
OLYMPIC, 136, avenue Jean-Jaurès (M ^o Jaurès).	La Chaste Suzanne	BOT.49-23	15 heures, S. D. (2 m.)	20 h. 45	
RIALTO, 7, rue de Flandre.	L'Inévitable M. Dubois	NOR.87-61	L. J. S. D. 14 h. 30	20 h. 45	D.
RIQUET, 22 bis, rue Riquet (M ^o Riquet).	(non communiqué)		L. Me. J. S. 15 heures	20 h. 45	
RENAISSANCE, 12, avenue Jean-Jaurès (M ^o Jaurès).	Le Crime du docteur Crespi (d.)	NOR.05-68	Me. J. S. L. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 45	
RIVIERA, 25, rue de Meaux (M ^o Jaurès).	Une Fille à papa	BOT.60-97	D. 15 heures	20 h. 45	
SECRETAN-PALACE, 55, rue de Meaux (M ^o Jaurès).	Cette sacrée vérité (d.)	BOT.48-24	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 30	
VILLETTE, 47, rue de Flandre.	Soir de rafle	NOR.60-43	J. S. 14 h. 45,	20 h. 45	
20° — Ménilmontant					
ALCAZAR, 6, rue Jourdain.	La Fin du jour		D. (2 m.)	20 h. 45	
BAGNOLET, 5, rue de Bagnolet (M ^o Bagnolet).	Le Ciel est à vous	ROQ.27-81	D. (2 m.)		
COCORICO, 128, boulevard de Belleville (M ^o Belleville).	Ils étaient cinq permissionnaires	OBE.74-73	L. 15 heures, S. D. (2 m.)	20 h. 45	
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta (M ^o Gambetta).	(clôture annuelle)	MEN.98-53	J. 15 heures, D. (2 m.)	21 h.	
FAMILY-CINEMA, 81, rue Avron (M ^o Avron).	Tornavara	DID.69-53	L. J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	D.
FEERIQUE, 146, rue de Belleville (M ^o Belleville).	Poil-de-Carotte	MEN.06-21	L. J. S. 14 h. 45	20 h. 45	
FLORIDA, 373, rue des Pyrénées.	(non communiqué)	BOT.82-58	D. 15 heures	20 h.	
MENIL-PALACE, 38, rue de Ménilmontant.	Ils étaient cinq permissionnaires	MEN.98-58	J. S. D. 15 heures	20 h. 45	
PALAIS-AVRON, 35, rue Avron (M ^o Avron).	Gunga Din	DID.00-17	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 45	
PYRENEES-PALACE, 272, rue des Pyrénées.	Les Sans-Soucis (d.)	MEN.48-92	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 30	
PRADO, 111, rue des Pyrénées.	Gunga Din (d.)	ROQ.43-13	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	
SEVERINE, 225, boulevard Davout.	Gunga Din (d.)	ROQ.74-83	T. I. J. 15 heures	20 h. 45	
THEATRE-DE-BELLEVILLE, 46, rue de Belleville.	Capitaine Fury	MEN.72-84	L. J. S. 15 heures	20 h. 45	D.

BANLIEUE

ARCUEIL ARCUEIL-CINE, 2, avenue Raspail.	Le Comte de Monte-Cristo		L'Autre (d.)
ASNIERES ALHAMBRA, 10, place Nationale.	Chéri-Bibi		Bon pour le Service (d.) (non communiqué)
AUBERVILLIERS KURSAAL, 111, avenue de la République.	La Grande Farandole		(non communiqué)
BONDY KURSAAL (Bondy).	Les Disparus de Saint-Agil		Tunnel
BOULOGNE KURSAAL, 131 bis, avenue de la Reine. PALACE, 151, boulevard Jean-Jaurès.	L'étonnant M. Williams Attends-moi		Panique à la Radio (d.)
BOURG-LA-REINE REGINA, 3, rue René-Roquel.	(non communiqué)		Rois de la Flotte
CACHAN CACHAN-PALACE, 1, rue Mirabeau.	Au service du Tsar		Vivre sa vie
CHAMPIGNY REX, 66, rue Jean-Jaurès.	Les Hommes volants		Cap au large
CHARENTON CELTIC, 29, rue Gabriel-Péri.	Toura, déesse de la jungle (d.)		Louise
CHOISY-LE-ROI SPLENDID, 9 bis, rue Thiers.	Le Héros de la Marne		Clôture annuelle
CLICHY CASINO, 35, boulevard Jean-Jaurès. CLICHY-OLYMPIA, 17, rue de l'Union.	Chéri-Bibi Police Mondaine		(non communiqué) Attends-moi
COLOMBES COLOMBES-PALACE, 13, rue Saint-Denis.	Capitaine Benoît		Les Beaux Jours
COURBEVOIE LE PALACE, 20 bis, av. de la Défense. LE MARCEAU, 80, avenue Marceau.	Tourbillon de Paris Prison sans barreaux		Je suis un criminel
EPINAY-SUR-SEINE MAGIC, 34, rue de Paris. VOX, 34, rue de Paris.	Finance noire Victoire sur le passé		(clôture annuelle)
GENTILLY GAITE-PALACE, 16, rue Frileuse.	Sans Famille		(non communiqué)
HAY-LES-ROSES CINEMA-DES-ROSES, 22, rue de Metz.	(clôture annuelle)		Moulin-Rouge
ISSY-LES-MOULINEAUX LE MOULINO, 54, rue Gevelot.	Le père Goriot		Sœurs d'armes (v. o.)
IVRY IVRY-PALACE, 48 bis, rue de Paris.	Bureau du chiffre secret		Fermeture annuelle Fermeture annuelle
LA COURNEUVE CINE-MONDIAL, 45, route de Flandre.	Jim la Jungle (1 ^{er} ép.)		
LA GARENNE GARENNE-PALACE, 53, boul. République.			
LES LILAS ALHAMBRA, 50, boulevard de la Liberté.			
MAGIC , 99, rue de Paris.			
LE RAINCY MODERN-CINEMA, 3, allée Robillard.			
LEVALLOIS SELECT-CINEMA, 97, rue Victor-Hugo.			
MONTREUIL MONTREUIL-PALACE, 137, rue de Paris.			
KURSAAL , 110, rue de Paris.			
MONTROUGE LE GAMBETTA, 33, avenue Gambetta.			
NANTERRE SELECT-RAMA.			
NEUILLY CHEZY, 4, rue de Chezy.			
REGENT , 113, av. de Neuilly (M ^o Sablons).			
NOISY-LE-SEC CASINO (Noisy-le-Sec).			
PANTIN PALACE, 3, quai de l'Ourcq.			
PUTEAUX BERGERE-PALACE, 142, avenue Wilson.			
CENTRAL , 33, rue des Dalmattes.			
ROSNY-SOUS-BOIS UNIVERSEL, 1, rue de Noisy.			
SAINT-DENIS CASINO, 73, rue de la République.			
PATHE , 25, rue Catulienne.			
KERMESSE , 63, rue de la République.			
SAINT-MANDE ST-MANDE-PALACE, 69, r. République.			
SAINT-MAUR ARTISTIC, 43, avenue de la République.			
VANVES PALACE, 42, rue Raspail.			
VILLEMOMBLE REX, 174, Grande-Rue.			
VINCENNES PRINTANIA, 28, rue de l'Eglise.			
REGENT , 116, rue de Fontenay.			